

Des Idées

N° 5

Les Massacres d'Arménie

~~~~~  
RÉPONSE DU SULTAN

A

M. CLÉMENTCEAU



TRADUITE PAR

Urbain GOHIER

—  
PRIX : 0 60  
—

PARIS  
CHAMUEL, ÉDITEUR  
5, rue de Savoie, 5

—  
1898



## NOTE DU TRADUCTEUR

---

A MONSIEUR CLÉMENCEAU.

Excusez les brutalités de la traduction, mon cher Maître ; j'ai voulu rester fidèle au texte original, sûr que vous ne me soupçonneriez pas d'être infidèle à l'amitié.

Vous savez que les Turcs sont des Barbares ; ils ignorent la courtoisie de nos polémiques, et leur chef s'autorise de sa position pour montrer une insolence qui n'est pas connue de notre souverain national.

Quand notre magnifique Félix fait galoper des colonels aux portières de sa berline, qu'il donne l'investiture à Montjarret, qu'il orne ses femmes des insignes du Chéfékat ; quand il repousse avec une impartiale arrogance les suppliques des ouvriers socialistes, des députés royalistes ou des officiers de vaisseau ; quand il exige les honneurs militaires pour sa villa sans habitants, qu'il renifle l'encens brûlé par les Bretons devant ses augustes guêtres, ou qu'il se met en petit habit de chasse pour passer la revue de l'armée française, — il n'est pas ridicule de son plein gré.

Ce qu'il en fait n'est que pour obéir à l'esprit de la Constitution, et surtout pour se donner les façons du bel air, en recevant dans sa bonne ville de Paris le Tzar, notre père.

Le Turc, lui, n'a pas d'excuses. Ereintez donc le Turc, et pardonnez-moi.

URBAIN GOHIER.

---



LA RÉPONSE DU SULTAN

L657  
11417 (5)



# LES MASSACRES D'ARMÉNIE



## LETTRE

### DU SULTAN ABDUL-HAMID

A M. CLÉMENCEAU



*En réponse à l'éloquente préface qu'il a donnée au recueil des témoignages sur les Massacres d'Arménie, M. Clémenceau a reçu de Constantinople, la lettre suivante :*

#### CHIEN DE CHRÉTIEN,

Je suis en retard avec toi : c'est que tes protégés me donnent beaucoup de tracas. Aussi bien, il est toujours temps de rendre hommage à la vérité qui demeure, tandis que passent les libelles et les journalistes.

Je tiens à le faire avant le débat que doivent provoquer quelques-uns de vos interpellateurs, M. d'Hulst, Monseigneur de Mun, M. Lemire et l'abbé Cochin.

Après avoir déployé vos grâces devant

mon confrère de Russie, que vous savez puissant, vous voulez exercer par compensation votre arrogance contre moi, que vous croyez faible. Mais à défaut du cimenterre aujourd'hui démodé, je garde une assez bonne plume. Aie seulement la loyauté de me lire.

Il y a longtemps que les insultantes railleries de la presse d'Occident contre mon peuple excitent chez nous l'indignation. Tes confrères, qui se mêlent de censurer les mœurs de l'Orient sans avoir jamais dépassé vers l'Est le méridien de Nogent-sur-Marne, montrent à notre égard une excessive impudence.

Chargés, pour la plupart, de plusieurs faux ménages, ils se scandalisent que l'Europe tolère la polygamie des Musulmans : comme si tous les Occidentaux n'étaient pas polygames !... Seulement, nous le sommes en vertu de notre religion, tandis que vous l'êtes au mépris de la vôtre, en violation de vos lois. A la polygamie, vous ajoutez la polyandrie, inconnue en Turquie ; vos femmes ont autant d'amants que vous avez de maîtresses ; en même temps qu'adultères,

**vous êtes cocus. Mes Turcs ne le sont point. Chez qui le scandale ?**

**Vous parlez avec mépris de notre justice. Elle est rendue selon des préceptes simples, au nom de l'équité naturelle, par des hommes d'une probité moyenne ; le bon sens et la conscience prononcent à peu près librement. Chez vous, si le magistrat conservait quelque probité, l'obscurité calculée, les contradictions inextricables et la férocité de vos lois l'obligeraient encore à prévariquer.**

**Veux-tu m'affirmer que les robins d'Occident ne sont pas la classe la plus décriée de vos nations, et qu'en France, particulièrement, ils ne sont pas les valets de la richesse et du pouvoir ? Qu'ils ne trafiquent pas ouvertement de leur mission sacrée ? Qu'ils ne se jouent pas de l'honneur et de la liberté des humbles citoyens ? Qu'ils ne livrent pas leur conscience et leurs arrêts pour une place ou pour un ruban ?**

**Je m'en rapporte à ta parole. Où règne l'iniquité ? Sur le Bosphore ou sur la Seine ?**

**Vous diffamez mes fonctionnaires ; vous réprochez leur vénalité ; vous ne connaissez de notre langue que le mot de**

*baschich*. Il vous sied d'aborder ce sujet, à vous qui rampez aux pieds du Veau d'or !

Si quelque vizir ou pacha, par hasard, extorque un pourboire injustifié, l'exil ou le mauvais café peut en purger mon Administration. Chez vous, tout est à vendre. Vos ministres se vendent aux compagnies financières, vos sénateurs et vos députés se vendent aux ministres, vos juges se vendent aux plaideurs, vos écrivains se vendent à tout le monde.

Quand je vois sur la *Corne d'or*, à côté des puissants vaisseaux de l'Angleterre et de l'Italie, les pitoyables bâtiments qui figurent la marine française, et que je m'étonne, on m'assure que vos hommes de guerre et vos ingénieurs sont vendus à certaines industries. Votre peuple souverain vend ses suffrages au plus riche candidat, c'est-à-dire se vend lui-même et vend sa patrie.

Par Allah ! Je vous trouve bien inconsistants ou bien cyniques, si vous osez flétrir la corruption des Turcs !

Le mépris que vous nous inspirez avait cependant retenu jusqu'ici ma colère. Elle éclate. Le récit des incidents d'Arménie,

les commentaires dont on l'accompagne et ta préface insolente font déborder la coupe.

Il faut, chien d'Infidèle, que tu entendes à ton tour quelques vérités.

Ce n'est pas que vos bravades m'inquiètent. Vous prêchez à l'Europe la croisade contre moi : mais vous n'y partirez jamais. Depuis un quart de siècle, vous brandissez contre vos voisins d'Allemagne un sabre de comédie et vous n'avez jamais frappé. Vous pleurez l'esclavage de vos frères, et vous n'avez jamais tenté de les délivrer. Vous n'avez jamais eu le cœur d'engager la lutte pour les Alsaciens-Lorrains : ce n'est pas pour les Arméniens que vous l'affronterez. La France est encore plus loin, sais-tu ? de l'Arménie que de la Pologne.

Je suis donc bien tranquille : mais vos gasconnades me dégoûtent.

Vous n'êtes pas même logiques. Je vois dans vos journaux que les plus enragés contre les « Atrocités turques » sont précisément les antisémites. Les Arméniens sont nos Juifs, à nous ; quiconque a passé huit jours à Smyrne ou dans ma capitale,

le sait aussi bien que moi. Eh bien, voilà des hommes qui veulent faire chez vous une Saint-Barthélemy des Juifs, et qui ne veulent pas laisser faire chez nous une Saint-Barthélemy des Arméniens. Est-ce que je vous empêche, moi, de vous entr'égorger ?

Si les représentants des Puissances auprès de mon gouvernement ont longtemps gardé le silence que leur reprochent vos humanitaires, apprends que je les y avais contraints. Quand les Puissances m'ont demandé compte du sort des Arméniens, voici ce que j'ai répondu.

J'ai annoncé que j'allais fonder, de mon côté, avec le shah de Perse, l'empereur de Chine, l'émir d'Afghanistan et les tribus d'Arabie, un « concert asiatique », et que nous réclamerions des peuples de l'Europe, au nom de l'humanité, quelques éclaircissements nécessaires.

Nous demanderons à l'Angleterre ce qu'elle a fait de l'Irlande ; à la France, ce qu'elle fait des Arabes d'Algérie ; à la Russie, ce qu'elle a fait de la Pologne, qui vous fut si chère et dont vous ne soufflez mot ; à l'Espagne, ce qu'elle fait des Cubains.

Ah ! races de massacreurs ! Dans les deux Amériques et dans l'Océanie vous avez exterminé, dans l'Afrique vous exterminerez en ce moment, par le fer, par le feu, par les poisons alcooliques, des millions et des millions d'êtres humains; vous avez fait disparaître de la terre des peuples jusqu'au dernier individu; vous couvrez de sang les continents et les mers; vous assassinez sans relâche vos ennemis, et des inconnus, et vos propres frères; il n'y a pas de pays où le soleil se lève sans éclairer vos meurtres. Et vous déclamez contre les atrocités turques !

Veux-tu que je te révèle, puisque tu les ignores, quelques-unes des vôtres ?

Je ne te fatiguerai pas de citations historiques. Je connais pourtant votre histoire. J'y suis fort, mon cher, comme un Turc : car le sérail me laisse des loisirs, et les extravagances des chrétiens m'ont toujours paru plus divertissantes que les contes de Scheherazade.

Je pourrais t'énumérer les continuels égorgements de musulmans, de juifs, d'idolâtres, d'hérétiques, par les Espagnols et les Portugais; de catholiques par les

protestants, de protestants par les catholiques, de philosophes par les catholiques et les protestants. Des échafauds et des bûchers, des haches, des chaînes et des instruments de supplice, voilà le matériel de vos Annales.

Ne me dis pas qu'il y a eu des persécuteurs et des persécutés. *Tous*, vous avez été persécuteurs. A tour de rôle, les plus forts ont torturé les plus faibles. *Tous*, et pendant des siècles, vous avez roué, pendu, brûlé, décapité, déchiqueté des hommes.

C'est le passé, n'est-ce pas ?

Regarde le présent.

Sur l'Afrique, épargnée jusqu'alors, vous vous acharnez. Des griefs nombreux et cuisants vous pousseraient les uns contre les autres : mais votre lâcheté recule devant une lutte où les armes seraient égales. Fils de bourreaux, vous aimez la tuerie sans danger ! Il y eut parmi vous une plaisante déception quand, au lieu de sauvages armés de sagaies et de flèches, vos premières expéditions trouvèrent des guerriers munis d'armes à feu par l'avidité de vos propres compatriotes. Il ne faut pas que les loups trahissent les loups. Les

commandants Lothaires accrochent à des branches d'arbre, par le cou, les lieutenants Stokes, qui procurent aux victimes les moyens de se défendre.

Les Boërs ne veulent point se laisser massacrer par les Anglais; ils tirent juste; ils se sont fait la main sur les Cafres. Alors les Anglais se rejettent sur les Matabélés, sur les Amandabélés; ils ordonnent à leurs soldats de ne pas faire de prisonniers; au bout de trois mois de boucherie seulement, le général Carrington fait grâce aux enfants et aux femmes... s'il en reste. La *Chartered Company* leur avait pris d'abord cinquante pour cent de leur bétail, puis de nouveau cinquante pour cent; ils ne finissaient pas de mourir de faim; la fusillade en a raison. Au Soudan, la *Royal Niger Company* opère avec moins de fracas, avec autant de sûreté : la plus atroce servitude et l'alcool y suffisent.

En 1894, le Danois Scavenius parcourt la route qu'avait suivie quelques années plus tôt l'Allemand Peters, à la recherche d'Emin Pacha. Sur cent lieues de pays, il ne trouve ni vivres, ni cultures, mais des ruines de villages, des squelettes; et les

indigènes survivants furent avec épouvante à l'approche du blanc. C'est l'œuvre du premier explorateur. Plus fameux encore, Stanley a jalonné de cadavres toutes les régions qu'il traversait.

Au Congo, les soldats belges et leurs auxiliaires enfilent en longs chapelets les oreilles qu'ils coupent aux nègres égorgés ; pour rendre compte à leurs chefs des munitions dépensées, ils produisent des paniers remplis de mains tranchées sur les cadavres, et fumées à la flamme des cabanes indigènes. Tout village soupçonné de posséder quelques défenses d'éléphant est marqué pour le pillage ; on tue les habitants, soit pour les punir de n'avoir pas livré leur trésor, soit pour les punir de n'en avoir pas. Les fleuves charrient des corps mutilés.

Quand un bourreau des colonies allemandes est, par hasard, traduit devant la Cour de Leipzig, il lui en coûte 500 marks d'amende. Il n'en a rien coûté à celui qui pendait des prisonniers afin d'étudier leurs convulsions : car il travaillait pour la science. Il n'en a rien coûté à celui qui faisait dévorer des jeunes filles par des

**Cannibales, pour prendre d'après nature un croquis du festin : car il travaillait pour l'art.**

**Vos projectiles épouvantables, vos explosifs, vos mitrailleuses « font merveille » sur les chairs nues. La férocité de vos soldats rivalise avec la cupidité de vos traitants, avec la folie luxurieuse de vos fonctionnaires. L'alcool mortel achève l'œuvre du fusil. En 1894, la seule ville de Hambourg a envoyé en Afrique 239.350 hectolitres de poison, d'acides et d'essences foudroyantes ; toutes vos usines, tous vos ports s'enrichissent à cette besogne. Est-ce pour rendre les Barbares semblables à vous-mêmes, civilisés d'Occident, que vous les livrez aux fureurs, aux dégradations alcooliques ? Viens à Constantinople : si tu y rencontres des ivrognes, ce seront des chrétiens.**

**Vos enfants s'endurcissent de bonne heure à la cruauté.**

**En Espagne, où les Arabes musulmans avaient pour ami leur cheval et nourrissaient de blanches colombes dans les cours de leurs mosquées, les chrétiens et leurs compagnes plaisent à voir des**



chevaux éventrés, vidés tout vifs, piétinant sur leurs propres entrailles. Aux petits Espagnols, on vend à deux sous des oiselets pour qu'ils s'amuse à leur crever les yeux, à leur briser les pattes, à leur arracher les plumes. Dans le midi de la France, combats de taureaux, combats d'ours ; dans le nord, combats de coqs, combats de chiens et de rats. Tous, vous ne vous plaisez qu'au spectacle de la souffrance. Les Belges, peuple doux, traitent leurs chiens comme ils traitent les nègres du Congo ; pendant dix heures, douze heures, ils font tirer des charges de deux cents, trois cents kilos, avec un maître ivrogne par-dessus, à de misérables bêtes déchirées par le fouet, meurtries par le bâton, lacérées par l'aiguillon.

Des brigands ravagent les environs de Palerme. De simples voleurs ? Ah ! non. Ils prennent une jeune fille, l'attachent nue à un arbre et la lapident sous les yeux de sa mère ; ils prennent un paysan, lui arrachent les yeux, le grillent à petit feu. Les juges interrogent : « Pourquoi ces tortures ? » Les brigands répondent : « Pour nous divertir. »

Ce sont des criminels. Considère les juges : en Angleterre, vois cette roue sanglante que tourne le condamné du *hard labour*, qui lui écrase les pieds, qui lui brise les jambes ; vois ce chat à neuf queues sillonner le dos d'un autre malheureux, lui arracher la peau et la chair, le terrasser en huit ou dix coups ; on ramasse le corps, on le panse, et dès qu'il aura repris un peu de force, les lanières lui fouilleront le corps jusqu'à l'os.

La politique vaut la justice. Si je te rappelais Stambouloff et sa longue série de forfaits, tu alléguerais qu'il était presque un des nôtres : un chrétien, pourtant ; et chrétiens aussi ceux qui l'ont haché tout vif en représailles.

A Fuschmühle, en Bavière, des soldats assassinent à coups de fusil, à coups de bayonnette, des vieillards, des femmes, des enfants qui ramassaient du bois dans une forêt interdite. Il n'y avait pas là des Turcs et des Arméniens : il y avait des chrétiens, des Bavares et des Bavares ; comme à Fourmies, des Français et des Français.

Vous contez qu'en Anatolie, mes Kurdes jettent en l'air les petits enfants et les rat-

trapent sur la pointe de leur bayonnette. Vous ne savez donc pas que c'était le jeu favori des grenadiers de Souvarow, des grenadiers russes, quand ils exterminaient les Turcs musulmans d'Ismaïl, ou les Polonais chrétiens de Praga ? Renseignez-vous en Pologne.

Tourne les yeux vers Cuba. Par la dynamite, par l'incendie, par la fusillade et le poignard, un peuple entier périt ; villes, fermes, animaux, récoltes, tout est détruit. Qui vois-tu là ? des Turcs ? des Musulmans ? des Barbares ? Non : chrétiens contre chrétiens, frères contre frères, Espagnols contre Espagnols. Allons ! Français qui avez aidé toute l'Amérique à s'affranchir, pourquoi donc assistez-vous impassibles à l'agonie de Cuba ? Vous ne vous souciez pas de braver les colères espagnoles ? Vous pensez qu'il est moins dangereux de menacer le Turc ?

Vous êtes indignés que nous ayons des esclaves. Est-ce que toute votre société d'Occident n'est pas fondée sur l'esclavage ? Dans les horribles bagnes de votre industrie, des millions d'êtres sacrifiés se consomment pour la jouissance de quelques oisifs.

**Nous ne connaissons, nous, rien de pareil. Nos esclaves reçoivent quelques coups de fouet ; mais nous les nourrissons. Les vôtres, qui se croient des citoyens, crèvent de faim. Nous soignons les nôtres, parce que le Coran l'ordonne, et parce qu'ils nous ont coûté de l'argent. Les vôtres, vieux ou malades, n'ont de refuge que dans la mort.**

**Tu joueras sur les mots, tu soutiendras que ces gûeux sont des hommes libres. Eh bien, des esclaves, de véritables esclaves, il y en a plein vos colonies. La traite se pratique ouvertement dans toute l'Afrique. Les Anglais, les Allemands, les Belges, réduisent en servitude les hommes, les femmes, les enfants, les frappent, les mutilent, les immolent à la frénésie de leur rapacité, de leur lubricité.**

**Les Français suivent l'exemple ; le drapeau tricolore flotte sur tous les marchés d'esclaves du Soudan ; les rapports officiels de vos chefs militaires et de vos voyageurs en témoignent ; vos députés coloniaux l'attestent. Votre Parlement compte des esclavagistes ; il y a des ministres esclavagistes dans votre gouvernement. Vos fonction-**

naires coloniaux et vos chefs ont des troupeaux d'esclaves mâles, et des sérails d'esclaves femelles. Après chaque destruction de village, vos officiers distribuent à leurs tirailleurs et à leurs spahis les prisonniers avec les chevaux et le bétail. Des ventes et des échanges se concluent ; l'un achète un homme pour vingt-cinq francs, un autre sa femme pour trente francs ; un troisième emmène les enfants.

Grands apôtres de l'affranchissement humain, l'Afrique entière dépose contre vous ; elle étale les atrocités anglaises, les atrocités belges, les atrocités allemandes, les atrocités françaises. Laissez donc les atrocités turques !

Ah ! les Kurdes ont violé des femmes en Arménie. Vous en avez dressé des statistiques ; vous savez exactement que dans tel vilayet, tant pour cent des femmes furent outragées. Vieux peuples vicieux, le sujet vous allèche ! Or, la discrétion professionnelle n'empêche de te dire le nombre des *misses* qui ont déjà débarqué dans nos provinces d'Asie, depuis qu'on y viole. Je te représenterai seulement que le viol est l'accessoire de toutes vos conquêtes. Les

Russes ont assez massacré de femmes en Pologne; les Autrichiens ont assez fouetté de femmes en Hongrie; les Espagnols fusillent assez de femmes à Cuba. Si tu peux retrouver quelques-uns des soldats français qui pénétrèrent en Allemagne aux premiers jours de votre guerre, interroge-les...

Mais quoi? En pleine paix, le viol n'est-il pas la souillure permanente de votre société? Tu serais un triste casuiste, si tu prétendais distinguer entre la violence d'un Kurde et l'ignoble chantage de vos patrons, de vos inspecteurs, de vos contre-mâîtres sur les millions d'ouvrières et d'employées qu'ils placent entre l'outrage et la faim.

De ces viols-là, vas-tu dresser la statistique? Ce lamentable troupeau des femmes d'Occident, des femmes d'usine et d'atelier, des femmes de magasins, n'appelle donc point ta pitié?

Les Kurdes, ajoutez-vous, ne violent pas seulement les Arméniennes; ils leur ouvrent le ventre: eh bien! c'est de la Faculté de Médecine de Paris, qu'ils ont pris des leçons. Vos chirurgiens, en quelques années, ont ouvert le ventre à quatre

cent mille Françaises, pour en faire des monstres sans sexe; ils se font payer cher, au lieu que mes écorcheurs opèrent gratuitement; je ne vois pas d'autre différence.

Vous promenez le flambeau de la civilisation chez les Jaunes aussi bien que les Noirs. En effet : depuis douze ans, l'Indo-Chine retentit de vos fusillades. Aux Annamites et aux Tonkinois, vous avez porté la famine : tu n'entends pas la clameur de ces affamés qui assiègent par milliers les palais de vos fonctionnaires, implorant la poignée de riz que vous leur avez ravie et sans laquelle leurs enfants vont mourir?

Quand les Anglais organisaient la disette dans l'Hindoustan, quand leurs Warren Hastings faisaient périr des hommes par centaines de mille, c'était au moins par cupidité; leur crime les enrichissait. Vos agents français, à ce que vous dites, sont *honnêtes* : c'est donc par cruauté pure, et pour le plaisir de contempler la souffrance d'un peuple agonisant, qu'ils l'affament. Ah ! les honnêtes gens !...

Comme vous avez pillé, brûlé le Palais d'été pour enseigner aux Chinois la civilisation d'Occident, vous pillez, vous

brûlez les pagodes de l'Indo-Chine. Cite-moi un de vos fonctionnaires qui ne soit pas rentré dans ton pays avec une cargaison de butin? Cite-m'en, de ces chrétiens, qui n'achètent pas et qui ne revendent pas des jeunes filles à prix d'argent? Ce n'est pas là l'esclavage et le viol? Réponds!... Et relis, ô civilisateur, le récit de ces exécutions de patriotes que vous appelez des *pirates* pour les déshonorer en les assassinant; évoque devant tes yeux le spectacle des têtes qui roulent par dizaines, des paniers pleins de cadavres, des condamnés contraints à coups de rotin de rassembler les membres de leurs compagnons avant de tendre à leur tour le cou dans la lunette.

L'Algérie passe chez vous pour une autre France; et sur cette terre qui fût leur terre, nos millions de coreligionnaires sont moins que du bétail. Le Coran les préserve de vos poisons alcooliques; alors vous tâchez de les détruire par la faim. Vous volez leurs domaines, vous volez leurs troupeaux. Pour eux, point de justice, nul recours. Devant la Cour d'assises d'Alger, suis les audiences du procès de

Sapor ; essaye de dénombrer les séquestrations, les rapt, les chantages, les blessures, les supplices, les assassinats impunis.

Et Sapor est dans toute l'Algérie. A Blidah, fais-toi conter l'histoire du petit Smalia Abdelkader, enfant de quatorze ans, faussement accusé de vol par trois fermiers français ; ses maîtres l'enferment, l'enchaînent par le cou, lui tenaillent les pieds, lui écrasent les doigts dans une pince ; ils saisissent ensuite Smalia Mohamed, père du petit martyr, et le déchirent, et l'assomment. La justice, enfin, paraît ; les juges déclarent que l'enfant supplicié n'est pas un voleur ; mais les jurés d'Alger, citoyens français, prononcent que les bourreaux sont innocents. Qu'ont-ils commis, en effet, que ne commettent chaque jour dix mille autres ? La colonie entière applaudit à l'acquittement.

Mais voilà que ces indigènes, vous les traînez à la guerre ; esclaves, ils doivent concourir à l'asservissement d'autres misérables ; ils combattent, ils souffrent à côté de vos soldats. Comment les payez-vous ? Sur le pont de la *Ville de Metz*

qui rapatrie les survivants de Madagascar, regarde ces six cents moribonds, rongés de gangrène, avec des vers dans leurs plaies, gisant parmi les membres que la pourriture a détachés des corps, sans vivres, sans médicaments, sans médecins : ce charnier humain, Français, se sont vos compagnons d'armes ! Et pendant qu'ils mouraient pour vous, les usuriers juifs accaparaient leurs champs.

A Madagascar, où vous n'êtes que depuis hier, vous fusillez, vous incendiez. Vos journaux, cependant, se plaignent de l'insuffisance des fusillades ; ils énumèrent tout ce qu'il faudrait fusiller encore ; ils trouvent ridicule qu'on fusille simplement « de pauvres diables sans conséquence » ; ils réclament des cadavres plus distingués. Ils expliquent que vous ne serez maîtres dans l'île qu'après l'extermination complète des Fahavalos, et que les Fahavalos sont maintenant tous les indigènes. Les Fahavalos, chez vous, en 1870, vous les appeliez des « Francs-tireurs » . . .

Vos officiers écrivent à leurs familles : « Nous avons cerné deux villages ; nous y avons mis le feu ; tous les habitants mâles

sans exception ont été tués ou faits prisonniers ; mais les femmes et les enfants ont eu la vie sauve. » Et le sergent d'Antsirabé : « A l'arrivée des renforts, tu ne peux te figurer le carnage que l'on a fait. Notre fureur était telle que nous ne faisons pas de prisonniers. A Tananarive, on dit que nous sommes des héros ; nous sommes proposés pour la médaille militaire : tu vois que c'est *un beau commencement*. »

Si ce n'est qu'un commencement, Français, voulez-vous que je vous prête mes Kurdes et mes Bachi-Bouzouk ?

Pour ces besognes, qui finiraient par écoeurer vos jeunes compatriotes, vous enrôlez au Dahomey d'autres sauvages. Mais ils se méfient ; le climat les épouvante ; alors vous embarquez de force les tirailleurs haoussas ; vous les conduisez pour la tuerie liés par le cou avec une corde.

Passe au Soudan. D'un bout à l'autre, il est éclairé par la flamme des villages incendiés. Le voilà, le flambeau de votre civilisation ! Vos officiers, exaspérés d'un avancement ralenti, nourrissent la guerre éternelle. Vos agents civils, ivres d'un

pouvoir sans limite et sans contrôle, étonnent par leur férocité les négriers arabes.

Quand je t'aurais nommé cinquante villages brûlés depuis deux ans « pour l'intimidation, pour l'exemple », pour provoquer la révolte et rendre nécessaires de fructueuses expéditions, pour punir une infraction au protocole de vos satrapes ; quand je t'aurais fourni des chiffres de morts mutilés, ou d'esclaves distribués entre vos soldats, — je serais sûrement bien éloigné de la réalité. Qui connaîtra jamais tous les forfaits qu'ensevelit dans son immensité la malheureuse Afrique !

Ecoute la déposition d'un de vos officiers ; c'est un autre de vos officiers qui la garantit loyale ; il la lit en plein Parlement français, devant les ministres qui baillent et le centre qui ricane :

Le village étant pris et le chef tué, les troupes blanches ont regagné les avisos, et il ne reste plus sur les décombres que nos auxiliaires indigènes. O la triste, la lugubre, l'épouvantable besogne que ces gens-là accomplissent, une écume de plaisir aux lèvres !

L'un d'eux, en ricanant, éventre une femme mourante et s'amuse à lui casser les dents sous ses talons.

Un autre émascule voluptueusement une sorte d'Hercule qui râle encore et dont les deux bras carbonisés demandent grâce. Un troisième va de-ci de-là, piéti-

nant tous les cadavres avec une indicible frénésie et plongeant le bout de sa sagaie dans tous les yeux où brille un dernier éclair d'agonie.

Celui-ci entortille de sanglants intestins sur le canon de son fusil, et son voisin s'acharne à scier avec la lame ébréchée de son sabre les seins d'une vieille dont la maigre carcasse palpite.

Je vois une fillette de six à sept ans dont le corps vient d'être tranché en deux parties égales. A côté des tronçons, un enfantelet (le frère, sans doute) est couché, son petit crâne aplati comme un fromage, et j'aperçois, se tendant vers eux, les bras crispés et raidis d'un cadavre de femme, gisant le ventre ouvert dans une marmelade de viscères.

Je recule d'horreur ; et comme je regagne le bord, je rencontre une troupe de prisonniers conduits par nos auxiliaires. C'est un horrible défilé d'adultes aux poitrines balafrées, aux crânes labourés d'entailles, et dont tous les membres sont criblés de coups de sabre et les dos éraflés par les balles ; beaucoup ont les mains carbonisées, le nez coupé, les oreilles aux trois quart arrachées. Certains n'ont plus que des lambeaux de pieds et se traînent péniblement. Le visage de plusieurs n'est qu'une plaie ; les yeux vidés par les flammes, ils marchent en titubant, appuyés sur leurs voisins. Pourtant, une sélection a été faite, et l'on n'a mis le carcan qu'à ceux susceptibles d'être vendus et dont les blessures pourront être guéries avant le passage des caravanes. Les autres ont été effroyablement achevés.

Là-dessus flotte au vent le drapeau tricolore.

Ce sont, à côté des vôtres, de pauvres atrocités, que les « atrocités turques ».

Mais que vais-je chercher en Afrique ?

**La France même peut m'en montrer autant.**

**Si tu n'as pas vu de tes yeux ce que tu racontes de l'Arménie, tu as vu de tes yeux ce qui se passait à Paris en 1871. Tu as pu compter les cadavres. Là, point de Kurdes : mais des Français égorgeant des Français ! avec quelle rage ! avec quel sanglant délire ! L'as-tu donc oublié ? N'ayant pas assez tué d'Allemands pour sauver votre patrie, vous tourniez contre vous-mêmes votre folie de meurtre, et la capitale du monde civilisé fut noyée dans le sang des civilisateurs.**

**Mes Kurdes ont « détruit des églises, graissé leurs fusils avec les huiles saintes, jeté les évangiles dans les latrines, attaché les vases sacrés au cou des chiens. » Dis-moi donc, chrétien, ce que faisaient les chrétiens de la Commune dans les temples de leur propre culte ? La même chose, exactement, trait pour trait. Mes Kurdes ont écorché des prêtres et pendu leur peau, bourrée de paille, aux arbres du chemin ? Les prisons de Paris ont eu ce spectacle aussi. L'Arménie était alors à Paris ; maintenant, Paris est en Arménie : voilà tout.**

Seulement les Kurdes ne sont ni de la même race ni de la même religion que les Arméniens, tandis qu'en France, vous êtes tous Français.

Vous n'en aviez pas plus de scrupules. Quand Paris eut fini, Versailles commença. Quand les uns furent las d'égorger et d'incendier, les autres fusillèrent. Après le chemin de ronde de la Roquette, il y eut le poteau de Satory. C'est bien trente mille Français, dis, que tuèrent alors les Français ? Et les femmes s'en mêlaient ; celles de Paris avaient pétrolé les hommes de Versailles ; celles de Versailles crevèrent les yeux à coups d'ombrelle aux hommes de Paris. En Arménie, les femmes ne sont que victimes ; elles ne sont jamais bourreaux.

Français, peuple le plus aimable et le plus doux de la terre, vous êtes beaux d'indignation, quand vous flétrissez notre barbarie !

Tu allégueras l'égarement des guerres civiles ; justement, c'est à la guerre civile que sont en proie nos provinces d'Asie. Mais depuis 1871, vous vivez en paix.

Vos instincts restent les mêmes. Vos

jeux sont cruels. La passion du sang ressaisit déjà la moitié de votre pays. Quand le sang des chevaux étripés, des taureaux chourinés, des ours fusillés n'a pas assez trempé le sol des arènes, tes compatriotes du Midi mettent le feu au cirque ; ils veulent faire un auto-da-fé des bouchers maladroits.

J'ai lu le *Grand Pan*, ô philosophe. J'y ai trouvé le tableau des amusements auxquels vous avez fait servir mes lutteurs. Je te déclare que je les aurais fait empaler, s'ils avaient osé devant moi les brutalités qui ont égayé tes Parisiens, les saletés qui ont échauffé tes Parisiennes.

Sous ce vernis d'élégance et de sociabilité de vos riches, derrière les mensonges de charité de vos prêtres et les déclamations de fraternité de vos tribuns, qu'est-ce que j'aperçois ? La misère atroce d'une multitude opprimée. Nous, Barbares, nous ne connaissons pas l'horreur de votre cité industrielle. Nous ne connaissons pas ces mines de charbon qui dévorent par milliers les hommes et les femmes, asphyxiés, écrasés, brûlés par le grisou, rongés par la phtisie ; ni ces mines de soufre, où des en-

fants de douze ans râlent sous le bâton ferré des maîtres qui les piquent et les brûlent pour les exciter ; ni les fabriques d'allumettes où votre État philanthrope livre vivants à la nécrose des centaines de citoyens.

Français, civilisés, chevaleresques protecteurs de la femme, c'est dans des usines de France, que les poudreuses de porcelaine meurent empoisonnées en trois ans ; que les casseuses de sucre, que les ouvrières du vert-de-gris et du blanc de céruse agonisent pour vingt-cinq sous par jour, les ongles arrachés, les dents cariées, la poitrine sanglante ; que les jeunes filles des filatures cuisent douze heures de suite dans la vapeur d'eau, demi-nues sous l'œil d'un geôlier, les pieds couverts de plaies, dévorés lentement par une boue acide ; que des troupes d'employées, dans vos ateliers fétides, dans vos magasins nauséabonds, s'étiolent et s'épuisent à gagner de misérables salaires, soumises à toutes les infamies.

Livrez-les donc aux Kurdes ! elles y gagneront de souffrir une heure, au lieu de souffrir vingt ans.

Puisque vous avez de la pitié disponible, prêtez l'oreille au cri de détresse qui s'élève autour de vous, contre vous, Français! contre vous, chrétiens! Elle est chez vous, l'Arménie. Et ce n'étaient pas des Kurdes, mais des fonctionnaires français, des officiers français, des soldats français, qui mitraillèrent à Fourmies quarante-deux travailleurs français.

Nous ne vous fîmes point, alors, de remontrances.

Vous accusez, après les Kurdes d'Arménie, les Kurdes de Constantinople. Dans les rues de ma capitale, on a de nouveau tué des Arméniens. Quoi! N'avez-vous pas reconnu la main de l'opérateur? C'était un Français. C'était mon bon Bonnin, Bonnin-Pacha, le chef de ma police qui travaillait. Où l'aurais-je trouvé meilleur qu'à Paris?

Il n'assomme en Turquie avec tant de dextérité, Parisiens, qu'après s'être exercé sur votre dos au maniement de la matraque.

Des hommes sont enduits de miel, attachés au-dessus d'une fourmilière; d'autres sont enterrés vifs jusqu'au cou; d'autres,

les pieds et les mains liés à la même barre de fer, sont exposés au soleil jusqu'à ce que leur peau se fende ; d'autres, enchaînés ensemble, restent rivés aux cadavres de leurs compagnons tués à coups de revolver. Où donc ? en Turquie ? Non : dans vos bagnes.

Des hommes sont abandonnés nus dans des silos glacés ; d'autres, ligottés sur le sol huit jours et huit nuits de suite, rampent comme des vers pour lapper l'eau grasse d'une gamelle ; ceux-ci, le cou dans un carcan, ceux-là, les chevilles dans une barre de justice, d'autres pendus à la crapaudine, laissés une semaine sans aliments, s'enfoncent les dents au travers des lèvres pour ne point hurler de douleur, car au premier gémissement, vingt coups de nerf de bœuf leur déchireraient le corps. Où donc ? en Arménie ? Non : dans vos pénitenciers militaires.

Et qu'ont perpétré ces criminels ? Rien du tout, je suppose ; car s'ils avaient eu seulement contre leur supérieur un geste menaçant, comme le soldat de Constantine, vous les auriez fait tuer sur-le-champ par douze de leurs camarades.

Il est vrai que, moyennant un mois de prison, les capitaines et les matelots de vos bateaux marchands peuvent souiller, martyriser, assassiner leurs mousses.

Il est vrai que vos pères et vos mères de famille, moyennant quinze jours de prison, peuvent séquestrer leurs petits enfants qui s'obstinent à ne pas mourir, les priver de nourriture, les meurtrir à coups de barres de fer, les marquer au charbon rouge, leur briser les membres et les os de la face.

Il est vrai que, sans aucune conséquence, sans encourir même une amende, vos agents de police peuvent assommer dans les rues les travailleurs qui les entretiennent ; vos gendarmes peuvent prendre pour cible les promeneurs et les vagabonds ; vos gardes forestiers peuvent exécuter les infirmes qui ramassent du bois à Meudon ; les garde-chasse de vos banquiers peuvent abattre à coups de revolver les paysans qui tendent un collet.

La vie humaine n'est pas chère, dans votre foyer de civilisation !

Lisez vos journaux, chaque matin, à la colonne qui suit les « Atrocités turques ».

Les maris égorgent leurs femmes, les femmes vitriolent leurs amants. Un laboureur tue d'un coup de fusil le soldat qui lui vole une poignée de cerises. Un fermier pend au pommier l'enfant qui lui dérobe une pomme ; et le père de l'enfant tue le fermier. A Toulon, le jury acquitte un cordonnier qui a découpé sa maîtresse de vingt coups de tranchet. Dans le Tarn, un père enfonce son couteau dans la poitrine de son fils et lui broie le crâne à coups de pierre. A Compiègne, un vieillard de soixante-quinze ans étrangle un vieillard de soixante-seize ans qui l'a surpris avec sa bru ; puis il tue la bru ; puis il se tue. A Bonneville, une tante enduit de pétrole et fait flamber sa nièce qui lui a pris un amant. Ailleurs, pour épouser son beau-frère, une femme casse à coups de marteau la tête de son mari, garotte ses quatre enfants et les noie successivement dans un tonneau. A Clermont-Ferrand, une femme et son fils abattent à coups de fusil, à coups de pistolet, et lardent de dix coups de sabre un passant qu'ils ont pris, l'une pour son mari, l'autre pour son père.

A Paris, chaque jour est marqué par de nouveaux meurtres. On enferme des enfants qui crèvent les yeux des animaux domestiques, qui plument et saignent les oiseaux, qui tentent d'étouffer ou de poignarder leurs petits camarades. A des centaines d'assassinats, d'infanticides, de viols, s'ajoute dans l'année la liste des soixante mille vols, banqueroutes, escroqueries, de vos statistiques judiciaires. Au milieu de cette société de bandits, de furieux, de détraqués, de pervers, il semble que les plus sages sont ceux qui abandonnent volontairement la vie. Dans votre Paris, je compte trente suicides par semaine ; dans votre France, sept mille cinq cents suicides par an.

Et par un pressentiment de ce que leur réserve votre civilisation, par terreur de la souffrance et de la férocité qu'ils devinent partout autour d'eux, de petits enfants se tuent. En Turquie, les suicides d'enfants sont inconnus. Civilisés, vous nous faites horreur !

Nos « atrocités » sont accidentelles, et localisées. Les vôtres sont perpétuelles, et générales.

Quelle impudence est la vôtre ! Vous

nous reprochez nos meurtres et vous êtes rouges de sang; vous êtes souillés de plus de lâchetés, d'infamies et de forfaits que n'en a jamais contemplé cette terre d'abomination.

« Qui parlera d'humanité, demandais-tu l'autre jour; qui parlera d'humanité au peuple souffrant d'un gouvernement inhumain? Qui proclamera la nécessité d'un ordre solidaire entre les hommes et lui donnera pour fondement le respect du droit, la justice? Qui sera le peuple affranchisseur, le peuple *humain*, par le verbe, par l'acte? »

Et tu ajoutais tristement : « Au siècle dernier, tous les hommes, d'une voix unanime, eussent désigné la France. »

Réponds, Français : la désigneraient-ils encore?

La France de Louis XVI affranchissait l'Amérique; la France de Charles X affranchissait la Grèce; la France de Louis-Philippe affranchissait les Belges; la France de Napoléon III affranchissait l'Italie et sauvait les Syriens. La France d'aujourd'hui porte partout l'esclavage et la mort.

Si nous sommes mauvais, vous êtes

cent fois pires. S'il y a du sang sur nos mains, vous en êtes trempés. Vous êtes les plus rapaces et les plus impitoyables des hommes.

Seulement, chrétiens, aux vices des autres hommes, vous joignez le plus bas et le plus infamant : l'hypocrisie.

Le Kurde qui vient de tuer, de piller, de violer, s'en vante. Vous, tout dégouttants de sang et bavant de luxure, vous célébrez votre vertu.

Exécrables tartufes ! il se peut que vous dépeciez mon empire et que vous vous en disputiez les lambeaux. Mais ce n'est pas l'humanité qui vous guide ; c'est encore la cupidité, la soif du massacre. Vous brûlez de venir faire ici vous-mêmes ce dont vous accusez les Kurdes.

Venez-y donc, et que la volonté d'Allah s'accomplisse.

**ABDUL-HAMID**

*Grand Turc*

A CONSTANTINOPLE.

*Octobre 1896.*





Beauvais. - Imp. Professionnelle

